

« AUJOURD'HUI...DEMAIN »

Sur Matthieu VI, 25-34

(25) « A cause de cela je vous dis : Ne soyez pas en souci pour votre âme, de ce que vous pourrez bien manger, ni non plus pour votre corps, de quoi vous pourrez bien le vêtir. Est-ce que l'âme n'est pas plus que le manger et le corps plus que le vêtement ? (26) Fixez vos regards sur les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni même ne moissonnent, ni même ne recueillent dans des greniers, et votre Père, le céleste, les nourrit. Ne valez-vous pas, vous, beaucoup plus qu'eux ? (27) Or, qui de vous, en étant en souci, peut ajouter à son âge une coudée ? (28) Et au sujet du vêtement, pourquoi êtes-vous en souci ? Apprenez des lis du champ comment ils croissent : ils ne peinent ni même ne filent. (29) Or, je vous dis que pas même Salomon dans toute sa gloire n'a été enveloppé comme un seul d'eux. (30) Or, si l'herbe du champ, qui est aujourd'hui et qui demain est jetée au four, Dieu l'entoure ainsi, est-ce que pas beaucoup plus pour vous, gens de peu de foi ? (31) N'allez donc pas vous mettre en souci, en disant : que pourrons-nous bien manger ? ou : que pourrons-nous bien boire ? ou : de quoi pourrons-nous bien nous envelopper ? (32) De toutes ces choses, en effet, les nations sont en quête. En effet, votre Père, le céleste, sait que vous avez besoin de toutes ces choses. (33) Mais recherchez d'abord le Royaume et sa justice, et toutes ces choses vous seront ajoutées. (34) N'allez donc pas être en souci pour le demain. En effet, le demain sera en souci de lui-même. À chaque jour suffit son mal. »

Dans ce passage l'expression verbale *être en souci* se rencontre six fois (v.v. 25, 27,28, 31, 34a, 34b), dont trois fois sous la forme d'un interdit (v.v 25, 31, 34a) adressé à la deuxième personne du pluriel. Dans les trois autres occurrences, cette expression qualifie une action possible des interlocuteurs (v.27), et le verbe est alors au participe présent, ou encore elle exprime le contenu d'une interrogation qui vise ces mêmes interlocuteurs (v.28), ou enfin elle sert à énoncer, au futur, un état duquel les interlocuteurs n'ont pas à s'inquiéter présentement ni même, semble-t-il, quand il se produira (v.34).

D'après la description sommaire qu'on vient de proposer une certaine conduite, le fait d'*être en souci*, est donc l'objet d'une défense. Toutefois, cette conduite se réalisera dans l'avenir, mais alors un autre que les interlocuteurs eux-mêmes, à savoir *le demain*, en fera son affaire, la prendra sur lui.

Pourquoi les interlocuteurs reçoivent-ils l'interdiction d'*être en souci* ?

On serait porté à répondre : parce qu'il est vain d'*être en souci*, parce que le *souci* n'est pas fécond. On se fonderait alors, entre autres, par exemple, sur la question suivante et sur la réponse négative qu'elle semble devoir entraîner d'elle-même : *Or, qui de vous, en étant en souci, peut ajouter à son âge une coudée ?*

Cependant, la vanité intrinsèque d'un tel *souci* n'est pas catégoriquement déclarée. Elle est seulement suggérée avec insistance. Il semble en tout cas que, vain ou efficace, le *souci* convienne à d'autres que les interlocuteurs auxquels le présent discours est adressé. C'est ce qu'on peut inférer à partir de la déclaration suivante : *De toutes ces choses, en effet, les nations sont en quête.*

Or, deux questions au moins surgissent à partir de cette affirmation. D'abord : quelles sont donc *toutes ces choses* dont *les nations sont en quête* ? Et, ensuite : en quoi les interlocuteurs ici présents se distinguent-ils de ces *nations* ?

Ces choses apparaissent nettement dans l'énoncé des questions interdites qui précède : *N'allez donc pas vous mettre en souci, en disant : que pourrons-nous bien manger ? ou : que pourrons-nous bien boire ? ou : de quoi pourrons-nous bien nous envelopper ?*

Or ces *choses* en elles-mêmes, à savoir *manger, boire, s'envelopper*, ne sont pas interdites aux interlocuteurs, mais seulement le *souci* qu'ils pourraient avoir d'elles. Ce *souci*, en effet, s'il se rencontrait en eux, témoignerait de leur appartenance à un groupe qui n'est pas le leur : on en viendrait à penser, à tort, qu'ils font partie des *nations*. Or, ils n'en font pas partie. En effet, il est supposé comme une affaire qui va de soi qu'ils n'appartiennent pas aux *nations* et que, de ce fait, ils sont statutairement étrangers au *souci*. Ce dernier ne peut les envahir que s'ils quittaient la communauté à laquelle ils appartiennent pour en rejoindre une autre, nommée ici les *nations*.

Sans doute. Mais comment peut-on faire pour ne pas appartenir aux *nations* ? Ou encore, autre façon de questionner, plus proche du passage lui-même que nous lisons : qu'est-ce qui disqualifie un tel *souci* au point que ce soit, ici, son acceptation éventuelle par les interlocuteurs qui surprenne, qui soit déplacée, voire incompréhensible à celui qui leur parle ?

Si ce *souci* n'est pas approprié aux interlocuteurs, c'est bien, en définitive, en raison de son improductivité, de son infécondité, mais celles-ci sont maintenant entendues en un sens en quelque sorte absolu. Car si les interlocuteurs - le *vous* auxquels le discours s'adresse - doivent le bannir, c'est non pas en raison de l'objet sur lequel il porte et qu'il ne pourrait pas produire mais à cause de son incapacité intrinsèque à obtenir par lui-même quoi que ce soit de ce qu'il réclame.

En un mot, le *souci* ne donne jamais rien, pas même ce dont nous avons, en effet, *besoin*. Le *souci* ne peut donc que décevoir, et radicalement. Certes, l'*âme* et le *corps* sont maintenus dans leur être et croissent parce que *manger* et *se vêtir* viennent s'ajouter à leur existence. Mais ce supplément indispensable n'est pas plus que l'*âme* et que le *corps*. Bien plus, ces deux dernières entités, d'emblée, valent mieux que ce qui s'ajoute à elles pour les maintenir dans l'existence. En tout cas, il y a - où ? en elles ? en dehors d'elles ? - quelque chose qui est d'un autre ordre que le *souci* qu'on peut concevoir et nourrir de leur permanence et de leur développement. Il suffit, pour s'en convaincre, d'ouvrir les yeux. *Fixez vos regards sur les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni même ne moissonnent, ni même ne recueillent dans des greniers...* Or, le principe qui permet qu'il en soit ainsi, n'est assurément pas le *souci*. Celui-

ci, en effet, est stérile par son essence même. Quel nom alors va-t-on attribuer à ce principe ? La réponse à cette question est sans ambages : c'est *votre Père, le céleste, qui les nourrit*.

Forts de la méditation d'un tel état de choses, nous pouvons tous, qui que nous soyons, répondre par l'affirmative à la question suivante : *ne valez-vous pas, vous, beaucoup plus qu'eux ?* En effet, cette supériorité n'est pas un principe d'action qui, relayé par le *souci*, produirait, si l'on peut dire, un supplément dans l'être. Or, *qui de vous, étant en souci, peut ajouter à son âge une coudée ?* Ainsi la dignité singulière de l'âme comme celle du *corps* devrait donc déjà, semble-t-il, nous avertir que celui-ci comme celle-là n'a rien à attendre de notre *souci*.

Au fond, tout se passe comme s'il y avait une affinité entre l'affirmation de l'excellence du *corps* et de l'âme, d'un côté, et celle de *votre Père, le céleste*, de l'autre. Or, cette affinité, les interlocuteurs auxquels le discours est adressé sont, certes, déjà invités à la reconnaître. On reviendra plus loin sur ce point important. Mais, même si on ne la prend pas en compte, n'importe qui peut convenir des conclusions auxquelles on a été conduit précédemment. Il suffit, en effet, pour cela, d'avoir un *corps* et une âme et de se tenir soi-même, évidemment, pour supérieur aux *oiseaux du ciel*.

Mais allons plus loin.

S'il en est ainsi de l'indispensable, de ce qui assure la subsistance élémentaire, il n'en va pas autrement de ce qui fait la protection et l'éclat, pourtant périssables, des êtres. *Et au sujet du vêtement, pourquoi êtes-vous en souci ? Apprenez des lis du champ comment ils croissent : ils ne peinent ni même ne filent. Or, je vous dis que pas même Salomon dans toute sa gloire n'a été enveloppé comme un seul d'eux. Or, si l'herbe du champ, qui est aujourd'hui et qui demain est jetée au four, Dieu l'entoure ainsi, est-ce que pas beaucoup plus pour vous... ?*

Autrement dit, si fragiles et caducs que soient, jusque dans leur parure, les êtres de la nature et ceux de la culture, *Salomon* aussi bien que les *lis du champ*, ils sont là néanmoins pour témoigner de la dignité supérieure qui nous caractérise, nous tous qui les contemplons avec émerveillement. Mais, comme déjà tout à l'heure, nous ne pouvons pas en rester à l'étonnement devant notre excellence ni, surtout, nous ne pouvons pas, à la façon des *nations*, nous inquiéter pour les incertitudes qui pèsent sur la pérennité de cette excellence. Si nous céditions à une telle inquiétude, alors nous ferions à l'évidence la preuve de notre *peu de foi*.

Car, à vrai dire, seule la *foi* donne, au sens le plus fort et le plus simple de ce verbe. Pour en douter, il faut ne croire que faiblement : *gens de peu de foi*. Le mot décisif est prononcé. Oui, seule la *foi* donne, et elle donne de façon bien singulière : pour autant que ce qui maintient dans l'existence et même ce qui supprime l'existence est reçu comme donné par le *Père, le céleste*, ou par *Dieu*. Ainsi à l'impuissance fondamentale du *souci* s'oppose la toute-puissance de la *foi*.

Comment donc se manifeste cette toute-puissance de la *foi* ?

Au risque de surprendre, cette *foi* pourra d'abord paraître relever du même ordre que le *souci*, n'être qu'une variante du désir, quelque chose que l'on poursuit, que l'on convoite. Il est dit, en effet : *Mais recherchez d'abord le Royaume et sa justice...*

Il se peut, après tout, qu'il en soit ainsi. Mais ce qui est sûr, c'est que, désir ou pas, cette *foi* décentre le croyant de lui-même : elle n'est plus un *souci* inquiet, elle consiste en la poursuite désintéressée d'un certain état de société, le *Royaume*, et d'une certaine conduite, la *justice*, qui introduit, maintient et rassemble dans cette société qui, du coup, sans échapper au temps de l'histoire, se distingue des *nations*.

N'est-ce pas indiquer assez clairement que cette *foi* est tout autre chose qu'une modulation de l'affectivité, qu'un sentiment ? Elle vient en lieu et place de l'impuissance du *souci*, elle produit réellement, mais comme un don, ce que le *souci* était bien incapable lui-même de faire advenir : elle ne verse pas au croyant ce qu'il reçoit comme un gain ni même comme une récompense qu'il obtiendrait d'elle, mais comme un luxe de surcroît dont, paradoxalement, il aurait *besoin* : *...et toutes ces choses vous seront ajoutées. En effet, votre Père, le céleste, sait que vous avez besoin de toutes ces choses.*

En définitive, tout s'éclaire peut-être si l'on observe que le *souci* n'a pas lieu d'être, si du moins nous y plaçons anxieusement notre attente pour *demain*, comme si, par lui, nous mettions *demain* en notre pouvoir. Or, se conduire de cette façon, c'est se tromper deux fois.

D'abord, c'est méconnaître que, par la *foi*, nous avons déjà vaincu le temps tout en demeurant dans le temps. Nous n'avons donc pas à *être en souci pour le demain*. Non point parce que le *demain* ne viendra pas. Nous n'en savons rien. Accordons, si l'on y tient, qu'il viendra.

Mais ne commettons pas cette seconde erreur d'imaginer qu'il puisse venir sans se mettre *en souci de lui-même*, sans tendre à nous faire oublier l'*aujourd'hui* de la *foi*. Or, *aujourd'hui*, tout *aujourd'hui*, si absolu, si suffisant à lui-même qu'on le fasse, porte avec lui son *mal*, qui n'est pas de passer, de n'être que la veille d'un *demain*, mais de nous mettre en *souci*. Aussi, quand la *foi* est là, est-elle incompatible avec le *souci*, qui est son contraire. S'il prétend survivre, elle le combat donc et le chasse.

Ainsi le *mal* qui est inséparable de tout *jour*, quel qu'il soit, n'est pas la fugacité du temps, ou alors cette fugacité n'est pas, si l'on ose dire, un vrai *mal*. En revanche, le vrai *mal* n'est autre que celui-là que, tels des *gens de peu de foi*, nous ajouterions au *jour* par l'obstination de notre *souci*, en l'imaginant fécond, oubliant ainsi *qu'à chaque jour suffit son mal*, un *mal*, redisons-le, qui n'en est pas un, comparé à la prétention absurde et impuissante de notre *souci*. Pourquoi, si l'on ose ainsi parler, charger en *mal* la barque du *jour* comme si elle n'était pas déjà par elle-même assez lestée de *mal*. Oui, sans porter sur l'écoulement du temps un jugement pessimiste, qu'il suffise de dire : *À chaque jour suffit son mal.*

Clamart, le 4 juin 2010